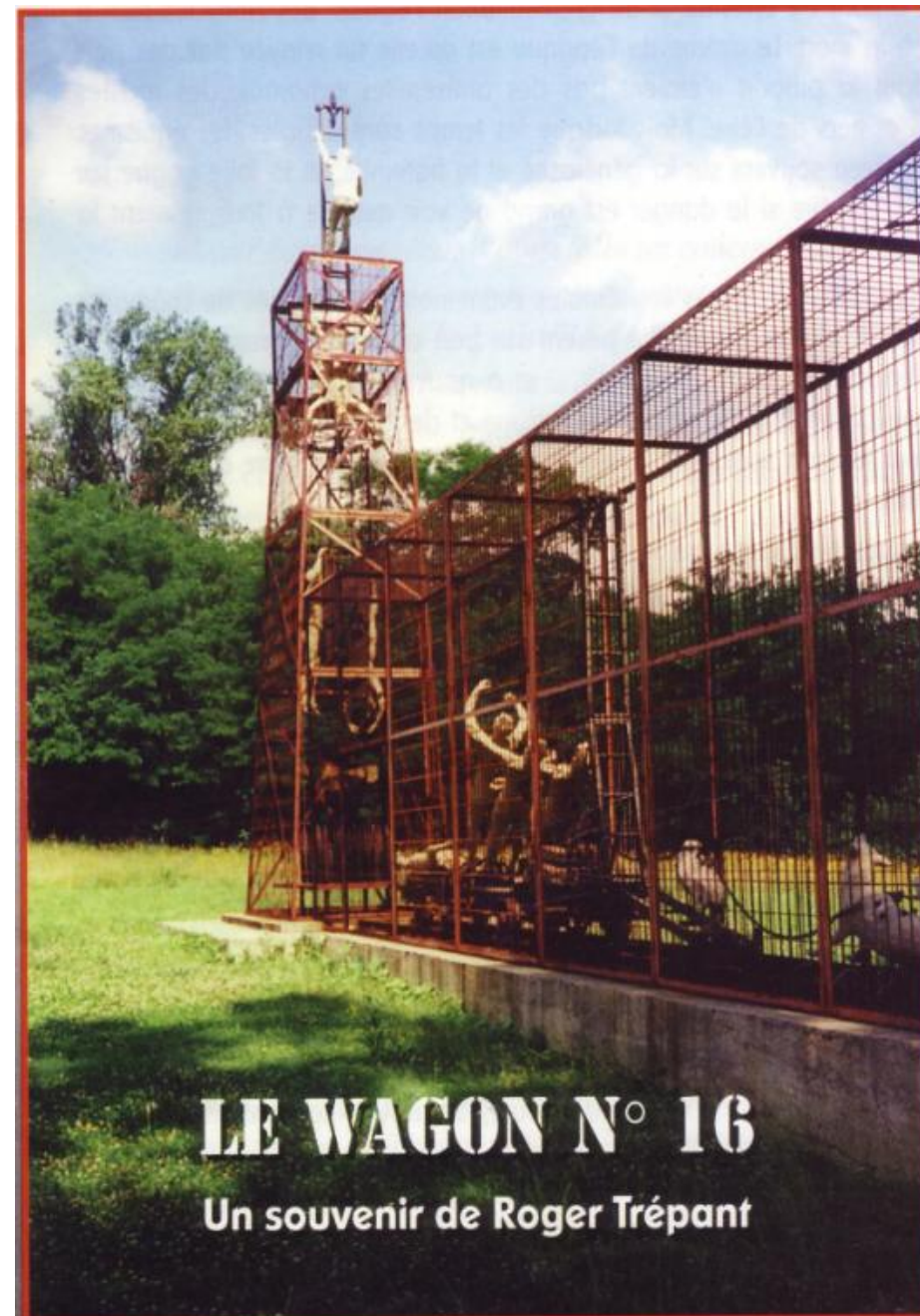


*Cet extrait est le témoignage simple
et vivant des gens qui ont vécu
l'Histoire de France et nous la
racontent*



La date du 20 avril arriva doucement...

Au mois de mars de l'année 1945, on sentait que quelque chose se passait. Les S.S. étaient inquiets... La date du 20 avril arriva doucement. Nous commençons à nous sentir plus faibles. Nous avons tous entre 20 et 30 ans, ce qui nous avait permis de résister jusque-là. Il y avait, quand même, beaucoup de malades...

Nous devons rejoindre le camp de Dachau...

Ce jour du 20 avril 1945, il était, environ, 6 h 30 du matin, nous étions, à la demande des S.S., devant notre baraque à attendre l'équipe de nuit que nous devons relever. Celle-ci arriva, mais nous ne reçûmes pas l'ordre de partir. Les deux équipes restèrent alignées devant les baraquements, il était environ 8 h 30, lorsqu'on nous a remis, à chacun une ration de pain margarine pour deux jours.

Une ou deux heures après, des S.S. vinrent nous chercher pour nous faire occuper les wagons charbonniers à ciel ouvert d'un convoi où se trouvaient déjà des camarades en rayé, qui étaient arrivés dans la nuit. Je me retrouvais dans le wagon n° 16. J'appris, par la suite que ce convoi avait quitté le camp de concentration de Buchenwald le 7 avril 1945 menacé par l'avance des troupes anglo-américaines. Nous devons rejoindre le camp de Dachau.



206 000 personnes, dont 32 000 furent exterminées, ont été internées à Dachau, camp de concentration situé à 22 km au nord-ouest de Munich.



L'emplacement du camp de Leitomerice, cinquante-deux ans après.

Aux environs de 10 heures, nous quittions Leitomerice. Nous roulions doucement assez longtemps, avec des arrêts de plusieurs heures. Nous fûmes bloqués, le lendemain, en pleine voie et nous rebroussâmes chemin en direction de Prague.

Les Russes, paraît-il, avaient coupé notre retraite. Les deux jours de vivres prévus pour le voyage à Dachau étaient épuisés. Notre jeûne avait commencé. Nous mangions des brins d'herbe et du charbon de lignite chaque fois que le train s'arrêtait, il fallait faire vite pour remonter dans les wagons, car les S.S. qui nous convoyaient nous tiraient dessus, il y avait déjà des morts.

Les pommiers étaient en fleurs...

Ce 27 avril, il avait fait une belle journée de printemps. La première depuis notre départ de Leitomerice. Les pommiers de la route près de laquelle notre train stationnait, depuis deux jours, étaient en fleurs. Lobositz, lisait-on, sur une plaque indicatrice...

Dans notre wagon, le numéro 16, 58 cadavres ambulants restaient sur les 70 partants. Il était 20 heures. Nous avons pris nos places pour passer notre septième nuit qui n'était pas encore tombée, on entendit soudain des bruits de bottes sur la voie. Les portes de notre wagon s'ouvrirent, faisant apparaître quelques S.S. qui nous donnèrent l'ordre de descendre rapidement du wagon : « Tout le monde en bas ». Par rangs de trois, on contourne la rame de wagons pour arriver dans un champ de blés verts. On a enjambé plusieurs cadavres de déportés morts d'épuisement où de ceux qui, dans la journée, avaient commis l'imprudence de regarder ce qui se passait sur la route.

Un interprète est demandé. Un Belge connaissant la langue allemande se présente, il nous traduit les propos d'un S.S. : « On a volé du pain à un "posten" (gardien S.S). Que le coupable se dénonce, sinon on fusille dix types... » Aucune réponse ! Nouvelle question des S.S... : « Si dans deux minutes le coupable... ». Silence écrasant ! On avance dans les blés, on prend ses intervalles devant et latéralement. Je suis au deuxième rang.

Abattu à quelques mètres de nous...

Flexions des genoux et élévation des bras. Puis aussitôt deuxième mouvement : position à plat ventre et flexions des bras pour baiser le sol simultanément. Le Belge commande la manœuvre d'abord lentement et puis plus vite... un S.S. ayant hurlé : « Schnell ! ». Un premier est emmené, il reçoit l'ordre d'avancer droit devant lui et il est abattu à quelques mètres de nous... Puis un deuxième, un troisième et bientôt dix de nos camarades, choisis au hasard, sont étendus morts. Mon voisin a été emmené. Je suis hébété, sans réaction, comme mes camarades qui sont là étendus, j'aurais marché comme eux sans savoir où j'allais... sans réaliser, car notre peur, était immense. Nouvelle demande des S.S. : « Si dans une minute le coupable... Tous y passent... » Hurllement des tueurs. S'ils avaient eu des mitraillettes. ils auraient continué. Mais un vieux S.S. est arrivé qui semble leur faire des remontrances...

La cheminée de la briqueterie évoquée en page 3. ►

Nous n'oublierons jamais cette pénombre...

Un nouvel ordre : « Tous au wagon ». Le calme n'est pas de longue durée. Les tueurs reviennent, nous font redescendre... Nous pensons que c'est fini... ! Mais, cette fois, c'est pour enlever les corps de nos camarades et les transporter près d'une carrière, où ils furent jetés du haut d'une falaise de 5 à 6 mètres de hauteur. Un S.S. crie « Mutzen ab » (Chapeau bas). Un italien, qui a mis une fraction de seconde à se découvrir reçoit deux balles de pistolet en pleine tête. De retour au wagon, on commente tout bas, on essaye de se compter et on reprend nos places... exténués... abasourdis... Nous avons au fond de nous-mêmes une pensée pour ce vieux S.S. qui nous a certainement sauvés la vie. Mais nous n'oublierons jamais cette pénombre, ces lueurs violettes des coups de feu et cette émotion de la soirée du 27 avril 1945. Pas un de ces dix martyrs ne s'est plaint, n'a crié ou imploré ces quatre sauvages S.S. Tous sont morts en braves bagnards victimes de leur amour de la liberté.



Les troupes russes venaient délivrer Prague...

Le lendemain 28 avril, nous quittons Lobositz et, vers le soir, nous arrivons près d'une grande ville. C'était Prague. À peine sur place, nous entendons des coups de feu. Les portes de mon wagon s'ouvrent. Des formes se jettent sur nous, nous prennent sur leur dos et nous transportent vers des véhicules divers. Nous nous retrouvons, à une trentaine, dans une salle de l'hôpital de Prague. Après avoir été déshabillés, douchés, nous sommes au lit !

Le lendemain 29 avril, la population de Prague prenait les armes contre les S.S. qui occupaient la ville, il y eut beaucoup de morts parmi les Tchèques. La lutte était inégale et, de Prague, un appel pressant fut lancé à l'état major russe et américain. Le lendemain, les troupes de chocs russes venaient délivrer Prague. Trois jours plus tard, les troupes régulières les remplaçaient. Nous sommes restés plus d'un mois à l'hôpital. Il y eut des morts parmi nous : les plus faibles qui étaient à toutes extrémités.

Un peuple magnifique...

Je voudrais rendre hommage à la population tchèque : c'est un peuple magnifique. Beaucoup sont venus nous voir à l'hôpital. Je ne les oublierai jamais. Nous fûmes rapatriés, de Prague en avion sanitaire qui s'envola de Pilsen pour Lyon, en train sanitaire de Lyon à Paris. Passage à l'hôpital Bichat pour examens. Les plus malades furent hospitalisés, les plus valides, nous nous retrouvions à l'Hôtel Lutétia. Nos familles prévenues vinrent nous chercher.

Je suis parti dans un centre de convalescence à Menthon-Saint-Bernard sur les bords du lac d'Annecy. J'y retrouvais beaucoup de camarades. Quelques hôtels avaient été réquisitionnés autour du lac. Après deux mois à Menthon, je rentrais à Paris. Je n'avais jamais revu aucun des camarades du wagon 16. Je repris mes activités.

Une association d'anciens déportés venait de se créer : la F.N.D.I.R.P. (Fédération nationale des déportés, internés, résistants, patriotes). Les présidents fondateurs étaient le colonel F.-H. Manhès et Marcel Paul qui fut ministre dans le Gouvernement du Général de Gaulle. Un journal venait de paraître « Le Patriote résistant ». Ce journal, que nous recevons toujours, est le trait d'union entre notre fédération, les anciens déportés et leurs familles. Une clinique fut également créée rue Leroux à Paris... Sur le journal, beaucoup de demandes de renseignements des familles à la recherche de leurs disparus.

La plaque commémorative du camp où 14 000 prisonniers furent détenus et où presque 5 000 trouvèrent la mort. ►

Le fusillé n° 4...

Un jour, c'était au cours de l'année 1948, je vois sur le journal un article intitulé : « Un document extraordinaire ! Je fus le fusillé numéro 4 de Lobositz ». J'avais devant moi le récit complet et tragique de cette journée du 27 avril 1945. Pourquoi l'article de mon camarade était-il intitulé : Le fusillé numéro 4... ? Ce camarade qui était dans le wagon numéro 16 avec moi, avait écrit : « Je fus le fusillé numéro 4 » car étant, comme nous tous, à plat ventre dans le champ, le S.S. lui avait posé la main sur l'épaule, il venait d'être choisi et pendant que le S.S. s'en retournait pour se placer à distance, ce camarade se remit à terre et poursuivit ses flexions des bras pour baiser le sol. Le S.S. ne voyant plus personne, revint sur ses pas et prit le camarade d'à côté qui fut fusillé à sa place. À échéance, il fut quand même victime des nazis. En effet, harcelé par cette idée fixe du numéro 4 de Lobositz, il s'est suicidé à l'approche de la date fatidique du 27 avril, le 25 avril 1948 à la Balme, laissant une veuve et six orphelins. Il avait consigné toute cette aventure sur son carnet rouge que sa famille envoya à notre fédération pour que son témoignage soit publié par le journal. C'était la première fois, depuis mon retour, que j'entendais parler de Lobositz et du wagon numéro 16.

